

XYZ. La revue de la nouvelle



Haroldo Conti, *La Ballade du peuplier carolin*, (nouvelles traduites de l'espagnol par Annie Morvan), Montréal, VLB Éditeur, 1984, 172 p.

Johanne Jarry

Volume 1, numéro 2, été 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2618ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jarry, J. (1985). Compte rendu de [Haroldo Conti, *La Ballade du peuplier carolin*, (nouvelles traduites de l'espagnol par Annie Morvan), Montréal, VLB Éditeur, 1984, 172 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(2), 74–75.

Haroldo Conti

La Ballade du peuplier carolin

« Aujourd'hui, alors que l'hiver détrempé la terre, les murs, les vêtements et l'âme ou ce qui en tient lieu, tristesse toute fine qui s'enroule à l'intérieur de soi comme du chèvrefeuille et passe le bout de ses ailes fleuries par les oreilles, le nez, les yeux, aujourd'hui, en cet instant même, je ferme les yeux et vois le long chemin poussiéreux de l'été qui s'étend jusqu'à l'horizon comme un fleuve asséché par le soleil. » (p. 18).

Ainsi va la mémoire, cette trace, d'Haroldo Conti, écrivain argentin disparu parmi tant d'autres en 1976. *La Ballade du peuplier carolin*¹ n'est pas l'histoire d'une végétation luxuriante. Je dis « l'histoire » alors qu'il s'agit d'un recueil de nouvelles, je le dis parce qu'elles conduisent toutes au peuplier carolin, l'arbre qui a grandi, malgré tout. Et c'est la nature qui abrite l'enfance lorsque l'homme se souvient de la sagesse des visages, de toutes les absences qui habitent le village. Haroldo Conti s'engage à transcrire la tendresse égarée : l'écriture n'oublie pas. La résistance ici, se transmet en toute simplici-

té, sans haut cri : le pouvoir ne peut s'emparer des souvenirs d'un homme.

Ballade au jardin des disparus... mais non, le señor Pelice aime encore la jeune fille morte dans la fleur de l'âge « une Nuit parfumées », je l'ai vu la saluer ce soir, juste avant la nuit tombée. La maison attend, plus loin que l'arrêt du car, les fleurs tremblent et le maté fume sur la cuisinière. On se promène toujours très loin de Buenos Aires, de cette réalité devenue autre. On rêve de gestes quotidiens, de tranquillité et de sagesse. On a vécu.

La littérature d'Amérique latine attire de plus en plus l'attention. Est-ce relié à l'exotisme ? En ce qui a trait à l'écriture d'Haroldo Conti, je puis dire que la sensibilité parfumée et colore les pages, et que la fidélité au pays de l'enfance sait nous rejoindre là où nous sommes : « C'est cela la vieillesse : une mémoire éveillée. » (p. 68).

Il faut profiter de l'espace alloué dans cette chronique pour saluer l'heureuse initiative qu'a eu VLB Éditeur en mettant sur pied

une collection latino-américaine. Il est difficile d'évaluer la qualité de la traduction lorsque l'on ne connaît pas la langue d'origine, mais il me semble que le rythme et le ton y sont respectés.

Pour ceux et celles qui ne sont pas familiers à la culture latino-américaine, et qui souhaitent la découvrir, l'appivoiser lentement, *la Ballade du peuplier carolin* est tout à fait indiqué. « Ainsi sont les

choses. Elles finissent par avoir plus de mémoire que nous. Elles deviennent nous. » (p. 34). Haroldo Conti, philosophe ?

Johanne Jarry

1. Haroldo Conti, *La Ballade du peuplier carolin*, (nouvelles traduites de l'espagnol par Annie Morvan), Montréal, VLB Éditeur, 1984, 172 p.

Susan Suntag

Moi, etcetera

Sa photographie dans le numéro 49 de la revue *Spirale* : c'est la première rencontre. J'apprends qu'elle est américaine, une intellectuelle new-yorkaise reconnue, en partie, pour la diversité de ses essais. Je retiens *Sur la photographie*¹ et *l'Écriture même : à propos de Roland Barthes*². Je me sens en terrain de connaissance, de l'affinité avec l'image et le texte. Rencontrer la pensée ou l'histoire de l'Autre est toujours un événement. Susan Suntag transforme, modifie.

Elle m'intrigue sérieusement, passionnément : quelle peut être l'écriture fictionnelle de celle qui a magistralement composé *Sur la photographie* ? Essai miroir de notre modernité. Comment l'écrit-elle en fiction ? Nous arrivons à *Moi, etcetera*³, et je suis d'une grande impatience.

« Et après cela ? Il n'y a pas de surprise, après cela vient la littérature.

- L'impatience du savoir
 - La maîtrise de soi
 - L'impatience d'une telle maîtrise
- ... Pour renoncer à la littérature, il faudrait que je sois vraiment certaine de pouvoir connaître. » (p. 38).

Elle explore sans rien affirmer, sans pour autant se livrer au simple constat. Qu'est-ce que l'Amérique, celle dont on parle tant... ou plutôt qu'en est-il de l'être américain ? Notre si célèbre individualisme.

Je suis surprise, je ne sais pas comment cela va finir. Je vais d'une nouvelle à l'autre, je module, je change de niveau, j'aborde une autre réalité. Elle interpelle toujours différemment. Elle modèle la forme. L'Amérique est complexe ;